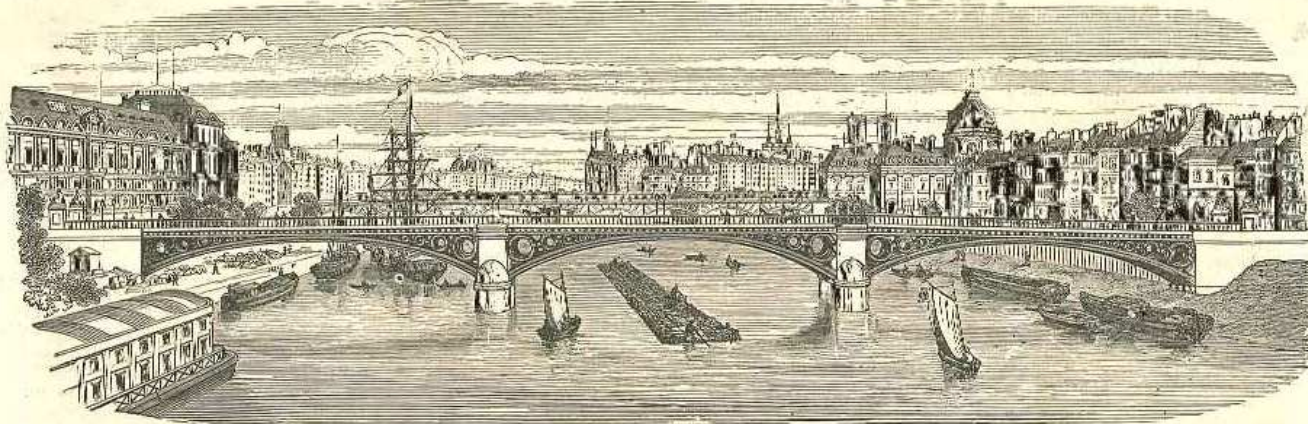


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Direction, Rédaction, Administration

Toutes les communications relatives au journal, réclamations, demandes de changements d'adresse, doivent être adressées *franco* à

M. AUG. MARC, DIRECTEUR-GÉRANT.

Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat sur Paris ou sur la poste.

22^e ANNÉE. VOL. XLIII. N^o 1111.

Samedi 11 Juin 1864.

L'administration ne répond pas des manuscrits et ne s'engage jamais à les insérer.

Tu les traités, la traduction et la reproduction à l'étranger sont interdites.

BUREAUX : RUE RICHELIEU, 60.

Abonnements pour Paris et les Départements :

1 mois, 3 fr. ; — 6 mois, 15 fr. ; — un an, 26 fr. ; — le numéro, 75 c.

la collection mensuelle, 3 fr. ; le volume semestriel, 15 fr.

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER :

Mêmes prix ; plus les droits de poste, suivant les tarifs.

Les abonn. partent du 1^{er} n^o de chaque mois.

SOMMAIRE.

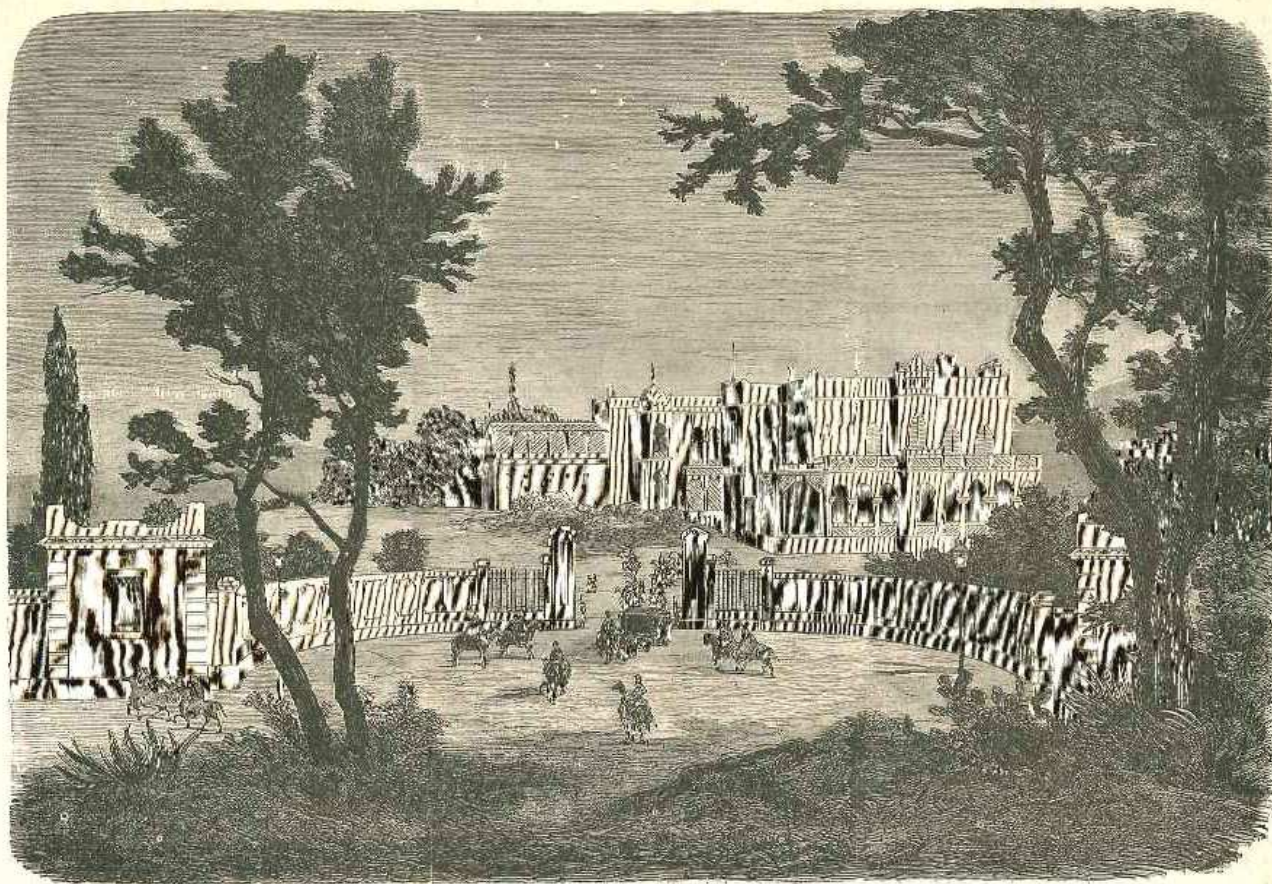
Revue politique de la semaine. — Courrier de Paris. — Émeute dans l'intérieur du Mexique. — Lancement du paquebot *Impératrice-Eugénie*, de la Compagnie générale transatlantique. — Un drame en mer (suite). — La semaine d'opérations, à Marseille. — Occupation des îles Chinchas par les Espagnols. — Salon de 1864 (2^e article). — Tableau reproduit par *L'Illustration*. — Les colonies françaises (Tahiti) 3^e article. — Courses du bois de Boulogne. — La Reine de Tunis.

Grazeuse : Palais de Mustapha, où est mort le maréchal Pelissier. Départ du corps dans la nuit du 23 mai. — Expédition dans l'intérieur du Mexique (4 gravures). — Lancement du paquebot *Impératrice-Eugénie*, à Saint-Vazaire. — Fête de la Consécration du sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, à Marseille. — Occupation des îles Chinchas par les troupes espagnoles. — Salon de 1864 : L'Empereur à Salsburgh. — Les colonies françaises (3 gravures). — Carte de la Régence de Tunis. — Le *Washington*, paquebot de la Compagnie transatlantique, dans le bassin de l'Eure, au Havre. — Reus.

REVUE POLITIQUE DE LA SEMAINE.

Jusqu'à ce jour, la diplomatie n'a pu arriver à un accord entre les puissances sur le principe d'après lequel serait résolue la question des Duchés.

Le Danemark aurait formellement repoussé la con-



PALAIS DE MUSTAPHA, OÙ EST MORT S. EXC. LE MARÉCHAL PÉLISSIER, DÉPART DU CORPS DANS LA NUIT DU 23 MAI. — D'après un croquis de M. Heurt.



TAHITI : TYPE DE FEMME.

assez connue. Ces deux petites toiles sont, sans contredit, les deux plus grands tableaux de toute l'exposition. Le *Napoléon I^{er}* est superbe : les yeux, tous les traits de l'Empereur révèlent les orages qui grondent sourdement dans son âme. Les maréchaux, les généraux qui le suivent, et dans le lointain cette foule anonyme, l'armée, marchant sur ce sol couvert de neige, donnent à cette toile un aspect saisissant ; c'est un grand tableau d'histoire.

La *Bataille de Solferino* est plutôt la représentation de l'état-major, pendant l'attaque de la colline que domine la Tour, la Spée. Tout l'attrait de cette toile est dans l'attitude des personnages et dans les mille détails qu'on découvre au fur et à mesure qu'on l'examine.

Nous reproduisons la *Bataille de Solferino* d'après une photographie de M. Bingham, qui excelle, comme chacun sait, dans la reproduction des tableaux. A. M.

LES COLONIES FRANÇAISES

TAHITI (* et dernier article).

Avant l'arrivée des Européens, et particulièrement des missionnaires anglais, la société tahitienne était divisée en trois castes distinctes ; et sans doute la destruction



TYPE D'HOMME.



LA SORTIE DU TEMPLE. — D'après les dessins de M. Max Raigue.

de cette hiérarchie, compliquée par la constitution d'une hiérarchie nouvelle, n'est-elle pas étrangère à la difficulté qui s'offre à nous, lorsque nous eûmes à conduire les Tahitiens dans les voies de notre civilisation.

La première de ces castes était celle des Arii, ou princes; la deuxième celle des Raatira, ou petits chefs, ou simplement propriétaires fonciers; la troisième comprenait les Manahune, ou gens du peuple. Quant aux prêtres, ils occupaient un rang spécial, comme partout.

Les Arii étaient des personnages sacrés, donés d'une puissance et de vertus miraculeuses. Ainsi, la nourriture qu'ils avaient touchée devenait pour tous un poison mortel, excepté pour ceux qui appartenaient au même sang. Parmi ces Arii, il y avait un chef de famille auquel tous les autres étaient subordonnés: c'était souvent un enfant, et presque toujours un homme jeune, car dès qu'il venait un fils à un Arii, cet enfant était le chef légitime, et le père n'agissait plus que comme régent. Une coutume à peu près analogue régnait alors dans toutes les familles, et même aujourd'hui, le culte de l'enfance a résisté chez les Tahitiens à la chute de toutes leurs croyances.

Ces Arii étaient-ils les descendants des derniers conquérants des îles? On le pense. Quant aux Raatira, ils seraient, selon toute vraisemblance, ceux qu'ont subjugués les Arii. Cependant, comme on ne peut pas tout prendre aux vaincus, ceux-ci ne furent pas entièrement confondus dans la foule, et on leur laissa une partie du sol, ce qui les maintint élevés au-dessus de ceux qui ne possédaient rien. Toutefois, ils n'eurent jamais de commun avec les Arii que la noblesse.

On se tromperait singulièrement si l'on donnait au mot *manahune* le sens que nous attachons en Europe à celui de prolétaire. Le manahune ne possédait rien, il est vrai; mais il habitait la terre de l'Arii ou du Raatira; il construisait une maison sur les lieux qui lui étaient assignés, jouissait, à peu d'exceptions près, du fruit de son travail, et se trouvait si rarement dépossédé, si ce n'est par le sort de la guerre, qu'il transmettait habituellement son héritage à ses enfants et à ses petits-enfants, avec cette seule restriction qu'il n'en était qu'usufruitier: mais cet usufruit ne finissait jamais dans la même famille; le servage était même très-doux et consistait en certains dons, plutôt qu'en droits de fermage.

La propriété tahitienne a encore pour caractères particuliers d'être héréditaire et indivisible parmi les membres d'une même famille; ce qui n'excluait point l'aliénation par suite de guerres, de dons volontaires ou de confiscation, c'est-à-dire en des cas qui se présentaient rarement et qui étaient plutôt des accidents que des coutumes. Les Tahitiens n'avaient point pour habitude de changer ou de vendre les propriétés. Aussi, les Européens ne trouvent-ils, même de nos jours, que très-difficilement à faire des acquisitions territoriales. Le gouvernement français a pris néanmoins quelques mesures qui ont amené plusieurs importantes cessions de terrains; mais plus scrupuleux que les Anglais à la Nouvelle-Zélande, qui contraignent les Maoris à leur vendre leurs terres à raison d'un shilling l'acre, au lieu de les déposer, il préfère attendre que les Tahitiens fassent valoir eux-mêmes leurs propriétés. On ne saurait trop louer une pareille conduite, au point de vue moral surtout, lorsqu'on la met en regard de celle adoptée par les Anglais dans leurs colonies. Elle ne précipite certes pas l'accomplissement de l'œuvre de la colonisation; mais elle l'assure d'une façon plus solide peut-être que si on l'imposait violemment. Il en résulte qu'il s'est produit dans la société tahitienne de profondes et heureuses modifications, qui se sont faites sans secousses et non sans fruit, et l'on peut dire qu'elle s'élève chaque jour et se rapproche du niveau européen.

Cependant, si la raison trouve son compte à cette métamorphose, que les besoins de notre temps nous contraignent à vouloir plus complète encore, bon nombre d'esprits ne voient pas s'altérer sans regrets les traits légers et gracieux du caractère tahitien, et ils se lamentent au spectacle d'une transformation qui ne s'opère que par la ruine de tout ce qui enchantait l'imagination de nos pères. Mais c'est chez la femme surtout que les progrès de la civilisation les affligent; car la Tahitienne n'y a pas échappé plus que le Tahitien. Elle n'est plus, hélas! la provocante sirène des premiers récits des navigateurs, et on ne la voit plus, comme au temps des Wallis, des Bougainville et des Cook, s'élançant à la nage dans l'eau calme des baies et venir au-devant des navi-

res; les Tahitiennes ne sont plus ces femmes naïves, qui réunies au nombre de plusieurs centaines, confectionnaient leurs légers vêtements au bruit des chants et des danses.

Dans les riantes vallées de leurs vertes îles, dont le souvenir arrache un soupir de regret à ceux qui les ont habitées, il semblait, en ces temps fortunés, que les préoccupations et les douleurs inhérentes à la condition humaine n'eussent jamais pénétré! Libre comme l'oiseau dans l'air, la jeune fille ne connaissait aucune autorité dans la famille; elle disposait de sa personne comme bon lui semblait. Si elle se mariait, le mariage n'était, à ses yeux, qu'une formalité qui ne l'assujettissait à rien, qui ne lui ôtait rien de sa liberté. Quand un jeune homme et une jeune femme s'aimaient, ils partaient ensemble, ils allaient dans la montagne. Au bout de quelques jours, ils redescendaient; le jeune homme se retirait de son côté, la jeune femme du sien; ils ne s'aimaient plus, ne se connaissaient plus. « La constance est ici un phénomène, écrivait-il y a vingt ans, un voyageur. Il y a ici des Européens qui, pour retenir les femmes, ont fait des efforts et des sacrifices inouïs, sans pouvoir y réussir. » A peine délivrée, on voyait la jeune mère, le sourire aux lèvres, se rendre en toute hâte au ruisseau voisin, et s'y plonger avec son enfant. Un lait abondant et pur gonflait son sein, et lorsque l'enfant exigeait une nourriture plus substantielle, il suffisait à l'heureuse nourrice d'étendre la main vers les régimes de *fehitis*, dont la pulpe jaune, savoureuse et sucrée, lui offrait un mets toujours prêt et des mieux appropriés. Plus tard, la mère apprenait à sa fille à se livrer au travail sans contrainte, à choisir et à préparer les écorces d'arbre, avec lesquelles se façonnait le tapa de son vêtement ou la natte de sa couche. Puis c'étaient de fréquentes ablutions dans l'onde des ruisseaux, ou bien des leçons de natation dans la baie la plus voisine. Les soirs, autour des cases, s'organisaient des danses, des jeux de balle, ou d'autres exercices d'adresse, pour lesquels la jeunesse tahitienne était passionnée.

L'emploi de la journée d'une Tahitienne, aux époques dont nous parlons, était fort simple. Elle se levait de grand matin et se coiffait; cela fait, son premier soin était d'aller chercher des fleurs qu'elle plantait coquettement dans sa belle chevelure noire; après quoi, elle courait se réunir à ses amies. Aujourd'hui encore, les Tahitiennes ne peuvent rester seules un instant: elles s'ennuient. Dès le matin, après un déjeuner composé de poisson cru ou cuit, sans sel, mais trempé dans l'eau de mer, de cocos, de fruits de l'arbre à pain, de racines de taro, de bananes, de goyaves, d'oranges, etc., qu'elles étaient sûres de trouver dans n'importe quelle case, elles allaient en troupe visiter les Européennes, chez lesquelles entraient et se mettaient à leur aise, tout comme dans leurs propres cases. Ces femmes, dont la gaieté est folle, passaient ainsi, de demeure en demeure, les heures qui précèdent la grande chaleur du jour. A ce moment, elles se dispersaient, rentraient sous leur toit ou se réunissaient chez l'une d'elles pour faire la sieste. La chaleur un peu amoindrie, elles allaient se baigner, puis elles se réunissaient de nouveau pour causer et rire encore.

On a remarqué qu'il n'existe jamais de mésintelligence entre elles; ce que l'une possède, argent, objets de toilette, etc., n'importe à quel prix elle l'a obtenu, est à ses amies aussi bien qu'à elle-même. La jalousie, cette maladie qui empoisonne tous les rapports de femme à femme, dans les quatre autres parties du monde, est ignorée à Tahiti. Une Tahitienne est aussi heureuse des succès de ses amies que de ses propres avantages à elle-même!

La nuit venue, elles aimaient à se grouper à terre sur le bord de la mer, et là elles chantaient, car les Tahitiennes aiment beaucoup la musique; elles ont le sentiment des accords, et leur oreille est d'une justesse extrême. Pour la vivacité d'esprit et d'intelligence, suivant M. Cuzent, la Tahitienne ne le cède en rien à nos femmes d'Europe, et comme celles-ci, elle se montre souvent supérieure à l'homme pour la constance, le calme et la résignation qu'elle déploie dans les douleurs physiques ou les souffrances morales. Ce qui frappe tout d'abord en elle, c'est la beauté des formes; c'est une expression de physionomie gracieuse et avenante, c'est un son de voix sympathique et harmonieux. Il est des Tahitiennes chez lesquelles les traits du visage offrent assez de régularité pour que, en tout pays, elles paraissent jolies. Elles ont cela de commun que, avec une main généralement belle, une main aristocratique, selon les idées de lord Byron,

leurs pieds sont fort laids, ce dont elles ne se préoccupent guère. Ce qu'elles soignent le plus, aujourd'hui comme autrefois, c'est leur belle et longue chevelure d'un noir de jais. On les voit, à chaque instant de la journée, occupées à la tresser, à la parfumer, soit avec nos cosmétiques européens, à l'entrelacer de fleurs et de *haro*, ornement qui fait l'office d'épingles longues.

Le temps n'est pas fort éloigné où, pour tout vêtement, la Tahitienne se ceignait les reins d'un morceau d'étoffe élatante et se présentait la poitrine nue et le corps historié de tatouage.

Les missionnaires anglicans ont réformé tout cela, en commençant par la reine. Rien ne distinguait Pomaré des femmes de sa cour; elle était vêtue absolument de la même manière et des mêmes étoffes de coton que les Tahitiennes les plus vulgaires. Ses jambes, ses pieds étaient nus. Les Anglais, M. Pritchard en tête, choqués de cette manière d'être de la reine, intimidèrent si bien cette excellente princesse, qu'ils réussirent à la transformer en Européenne. Pomaré s'habilla dès lors à l'anglaise; l'accès de sa case, jadis ouverte à tous, fut rendu difficile; ses sujets ne l'abordaient plus qu'avec humilité, se retirant à reculons, lorsqu'ils quittaient sa présence. Aussi, dès qu'elle savait n'être pas observée, la pauvre reine courait à une grande case qu'elle possédait à quelque distance de Papehiti, où, en compagnie d'une cour nombreuse de princesses, de dames d'honneur, de chefs et de plusieurs Européens, elle retrouvait pendant quelques heures la vie charmante du temps passé.

Les Tahitiennes portent aujourd'hui de longues robes flottantes en mousseline à dessins, en batiste, en soie, en satin ou en indienne aux couleurs vives. Un large foulard, aux nuances vives et heurtées, sert à garantir leurs épaules, ou, négligemment noué autour du cou, pend librement sur leur poitrine. Parfois aussi elles le passent à plat sur la tête, et s'en servent comme d'aéri contre la chaleur et les rayons directs du soleil. Leur coiffure se compose, en général, d'un chapeau de Panama, garni d'une voilette noire et souvent orné d'une plume de même couleur. Leurs cheveux sont flottants ou séparés en deux tresses longues et volumineuses, arrêtables par des nœuds de rubans noirs, et tout imprégnés des senteurs de la rose, du jasmin, de la violette, etc., essences pour lesquelles elles ont une véritable passion.

Beaucoup de Tahitiennes sont aujourd'hui mariées à des Européens, qu'elles aiment et respectent tout autant que le feraient des Européennes, si ce n'est davantage. Ceux-ci ne s'en plaignent point, et ils paraissent même très-satisfaits de leurs épouses, dont quelques-unes sont très-instruites. On ne saurait trop encourager ces mariages, qui représentent à nos yeux un grand fait social: l'union de deux races moins dissemblables qu'on ne le suppose, et qui, à Tahiti, sont inévitablement destinées à n'en plus former qu'une dans un avenir plus ou moins éloigné!

L. RENARD

COURSES DU BOIS DE BOULOGNE.

GRAND PRIX DE PARIS.

L'élevage français a remporté dimanche dernier sa plus belle victoire. On peut dire aujourd'hui sans exagérer que nos voisins d'outre-Manche trouvent à qui parler; on peut ajouter encore que le public parisien s'est épris des choses du turf et se passionne maintenant pour un spectacle qu'il regardait naguère de l'œil le plus indifférent.

Si quelque doute pouvait subsister à ce sujet au commencement de la saison, il n'en est plus de même après les démonstrations enthousiastes qui ont salué le triomphe de *Vermout*; il y a eu à ce moment une scène comme on n'en a jamais vu qu'en Angleterre, le jour du Derby; les chapeaux et les mouchoirs volaient en l'air, les mains battaient, les pieds trépassaient, on pleurait des larmes de joie, on criait à perdre haleine, on voulait porter en triomphe M. Delamarre et son jockey Kitchener; on aurait porté *Vermout* lui-même dans cet instant d'ivresse, s'il n'avait été protégé par huit sergents de ville, qui avaient toutes les peines du monde à contenir leur propre enthousiasme.

C'a été pendant une demi-heure un véritable délire, et il a fallu que la cloche donnât le signal de la course suivante pour que tout et chacun rentrât à peu près dans l'ordre.